

GEMBOUX

MENA, du cricket et de l'espoir

Dans l'avenue des Floralies, dix mineurs afghans attendent impatientement le début de leur nouvelle vie : l'autonomie.

● Florent MAROT

Un soir différent des autres, sous le toit de la maison gembloutoise de l'association Joseph Denamur. Dix jeunes, portables en main, s'extasiaient devant le match au sommet de l'Afghanistan contre le Bangladesh. Pour une fois, en ce mois de juin, l'effervescence ne rime pas avec le football mais plutôt avec le cricket, sport adoré par les Pachounes. « *L'Afghanistan, c'est la meilleure équipe du monde* » sourit un des pensionnaires, les yeux pétillants de victoire. Ces petits moments de relaxation sont anecdotiques pour ces MENA, dans un quotidien difficile entre parcours d'intégration, isolement familial et démarches administratives.

MENA est l'abréviation de Mineurs Etrangers Non Accompagnés. Ali, Mansur et leurs colocataires sont arrivés entre 15 et 17

ans en Belgique, sans leurs parents, au prix d'une longue et dangereuse route de l'Afghanistan jusqu'à Bruxelles. « *Arrivé en Europe, par les Balkans, on se rend compte des barrières, c'est très violent. On comprend qu'on ne nous veut pas partout. En Bulgarie, j'ai été en prison, car ils pensent que les Afghans sont tous des talibans. En Serbie, on devait se nourrir d'herbe, pour survivre* » témoigne Mansur, sans tabou.

Ce jeune garçon de 17 ans est venu avec un groupe de 70 personnes jusqu'en Europe, il y a deux ans. « *J'étais avec mon frère, jusqu'à la frontière turque. Notre groupe a dû se diviser en deux, pour monter dans deux voitures pour la frontière. J'ai perdu mon frère à ce moment-là, je ne sais pas où il est, s'il est encore vivant.* »

Arrivé en Belgique, Mansur a été soumis aux tests de morphologie, comme tout MENA, pour prouver son âge d'adolescent. Comme le stipule la loi, la Belgique est obligée de trouver des solutions d'hébergement pour ces mineurs.

Après cette batterie de test, ils sont orientés vers des centres, tels qu'El Paso à Gembloux, en attendant un permis de séjour, souvent temporaire, parfois permanent. « *Psychologiquement, c'est spécial pour ces jeunes, qui ont vécu l'autonomie totale lors d'un long périple, puis*

sont réinsérés dans des centres, et ensuite dans des structures de semi-autonomie comme ici » explique Sarah Bodart, intervenante sociale.

Dans ces structures semi-autonomes, ils préparent leur futur dans la société belge : logements, formation, vie sociale. « *Ils vont à l'école, vivent ensemble, gère leur ménage. C'est comme un kot étudiant. Nous, on passe du bon temps avec eux, on fait quelques ateliers, des cercles de discussions, on forme un réseau autour d'eux, pour les démarches administratives ou l'assistance psychologique, médicale et sociale.* »

Quant au futur, il est fortement incertain. La plupart rejoindront leurs communautés, surtout en Flandre, où les petits jobs sont plus faciles à trouver.

D'autres lancent déjà des pistes de logements, pour l'âge majeur, comme Ali. « *J'ai trouvé un appartement à Namur où loger, sourit-il, dans un français audacieux, on est allé voir le propriétaire et je signe demain !* »

Mansur, quant à lui, pense à se reconstruire en trouvant un poulailler, ou travailler. « *Il y en avait un grand, avec 3 000 poulets, près de mon village. Je regardais souvent, je sais comment cela fonctionne.* »

En attendant ces prochaines étapes, l'Afghanistan a gagné haut la main le cricket. Une petite distraction réjouissante, dans un océan encore parsemé d'embûches. ■

« Lipa », court-métrage primé

Dans la maison de l'association Joseph Denamur, les jeunes découvrent progressivement la vie en Belgique.

● **Florent MAROT**

Le but de la semi-autonomie est de préparer ces jeunes réfugiés au grand bain. Via des activités culturelles, parfois, et surtout via un soutien administratif, des cours de français et néerlandais, des aides dans la recherche d'un logement, d'une formation, d'un travail. « Une bénévoles leur donner, sur base volontaire, des cours de français tous les jeudis » raconte Sarah Bo-

dart.

La maison n'est pas réservée aux Afghans, évidemment. « Il y a deux ans, il y a eu beaucoup de demandeurs d'asile afghans. D'où leur présence importante dans notre structure, pour l'instant. »

Les liens entre les intervenants sociaux et les jeunes sont parfois forts. « Aujourd'hui, j'ai appris qu'un Guinéen passé par ici vient d'avoir un enfant. C'est merveilleux » se réjouit Claudine, intervenante sociale de l'association.

À chaque départ, c'est un pincement au cœur pour Sarah et Claudine. « Désormais, les jeunes doivent avoir leurs titres de séjour pour venir ici. Avant, on devait les lâcher à 18 ans, illégaux, sans papiers, dans la nature. Sans savoir ce que l'avenir leur réservait. Désormais, cette

étape se fait en amont. »

Les discours politiques et citoyens de plus en plus décomplexés font frémir Claudine, Sarah et les jeunes présents. « C'est violent ce qu'ils entendent, ce qu'ils affrontent. Ils se font continuellement contrôler par la police, ils n'osent plus porter leurs habits traditionnels hors de la maison, se demandent pourquoi le voisinage ne leur dit pas bonjour. »

Pour illustrer ces rapports entre jeunes réfugiés et forces de l'ordre, l'association Joseph Denamur est sortie du bois en mars 2018. Ils ont tourné un court-métrage, « Lipa », basé sur la mésaventure d'un jeune Afghan avec la police. Ce court-métrage a reçu le coup de cœur du festival A film ouverts. ■